

IAN R.
MACLEOD

POUMON VERT



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal'

Ian R. MacLeod

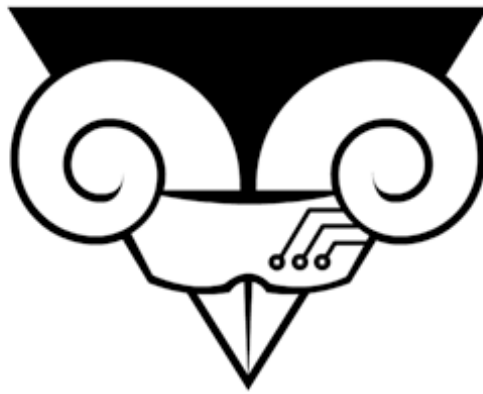
Poumon Vert



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : Breathmoss
© 2002, Ian R. MacLeod
Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Michelle Charrier

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2017, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-787-7

Parution : avril 2017
Version : 1.0 — 13/03/2016

1.

JALILA ETAIT ENTREE dans sa douzième année standard, la saison des Pluies Douces habarienne, lorsqu'elle déménagea en compagnie de ses mères depuis les hautes plaines montagnardes de Tabuthal jusqu'à la côte. Cette longue descente représenta pour elles une découverte sans hâte. Le kamsin avait abandonné depuis longtemps le monde humidifié de frais, et les hayawans rouillaient au fil du voyage pendant que le sous-bois d'un vert pourpré aspirait les énormes plaques de leurs pieds. Jalila contemplait des qasrs et des falaises qu'elle n'avait vues jusqu'alors que dans sa tentexplo. Ses songeries inquiètes lui avaient représenté les passerelles de corde construites par ses ancêtres pour franchir les crêtes comme vieilles et fragiles, mais elles se révélaient en réalité robustes et subtiles ; d'énormes grues tièdes au toucher, ruisselantes et bourdonnantes, se soulevaient lourdement dans la brume telles des géantes avisées, dont l'étreinte lui offrait sans peine un cocon qu'elle partageait avec sa hayawan, Robin. Se balancer au-dessus des gouffres dans un néant gris-vert lui donnait presque l'impression de voler.

Étrangement — plus étrange que tout, dans cette découverte sans hâte —, le paysage alentour semblait s'élever au fil de la progression et des campements des voyageuses : elles avaient l'impression de monter au lieu de descendre. Les hautes plaines de Tabuthal baignaient dans une atmosphère raréfiée — Jalila le savait grâce aux cours dispensés par sa tentexplo ; on était si près des étoiles, là-haut, que Pavo avait dû lui presser un masque sur le visage dès sa naissance en attendant que le poumon vert s'enracinât. L'air était pur, le froid agréable, et le soleil brillait toute la journée, dur et glacé, blanc sur fond bleu noir, comme le milliard d'étoiles nocturnes. Jamais pourtant Jalila n'avait pensé à ce genre de choses en gambadant entre les arbres de cristal, même si ses mères souriantes la prévenaient parfois qu'un jour, tout changerait.

Ce jour était arrivé. Robin négociait le sentier qui serpentait à travers la forêt d'urterre, arbres à l'allure étrangère, au tronc brun ridé et aux douces feuilles vertes. Le terrain plongeait, offrant à sa cavalière le premier aperçu de quelque chose de plat, à l'horizon lointain, mais le paysage n'avait jamais paru plus élevé.

En contrebas, sur la côte, les montagnes se cabraient autour d'une anse. Il y avait beaucoup de gens là en bas — peut-être pas les foules qu'évoquait la tentexplo de Jalila dans ses histoires des Dix Mille et Un Mondes, mais tellement qu'elle doutait d'en jamais connaître toutes les familles. Du moins se le disait-elle en parcourant pour la première fois les rues d'une ville aux constructions blotties les unes contre les autres — proximité ridicule —, lassée de fixer et d'éviter de fixer les visages qui l'entouraient.

La ville avait nom Al Janb, car les montagnes étaient toutes proches ; et, au grand soulagement de Jalila, le nouveau haremlék de sa famille se trouvait à quelque distance, au bord d'une piste de terre quasi indiscernable qui partait de la route côtière bleu noir strienduite. La bâtisse avait besoin de multiples réparations, car Lya, la mère de lien de Jalila, l'avait abandonnée une longue saison durant. Malgré ses murs de roche ignée, son toit avait été tiré pour l'essentiel des arbres étranges d'urterre qui poussaient dans les montagnes. Il s'était affaissé par endroits au point de fuir et de régresser vers le chaos — lequel cherchait manifestement à s'emparer des lieux en totalité. Toutefois, les hayawans avaient également besoin d'attention dans leur écurie de fortune, en attendant de s'adapter au climat côtier. Pavo passa un bon moment à fabriquer les potions nécessaires pour réparer les liens sanglants qui unissaient leur métal rouillé à leur chair, puis à contrer les coulées de moisi qui s'étiraient telles des larmes lentes sur leurs longs nez solennels. Les souffrances infligées à Robin par le temps auraient dû bouleverser Jalila, qui se sentait cependant trop mal elle-même pour s'en préoccuper. C'était ridicule, compte tenu de la richesse en oxygène de l'air côtier, mais chaque inspiration exigeait d'elle un effort conscient, une poussée physique abominable vers l'avant. Inhaler cette atmosphère humide, salée, alourdie de spores, lui donnait l'impression de boire de la soupe à la paille. La fièvre s'empara d'elle, accompagnée des moisissures dont pâtit aussi Robin, mais à des endroits encore plus gênants, plus exaspérants. Le plus exaspérant étant malgré tout que sa mère de naissance, sa mère de lien et Pavo en personne — à qui les hayawans donnaient décidément beaucoup de travail — traitaient sa fièvre et autres problèmes avec une indifférence insouciant, lui assurant vaguement avoir connu ça dans leur jeunesse. D'ailleurs, concluaient-elles, le temps ne tarderait pas à changer. Mais Jalila avait passé sa vie entière dans l'éclat immuable et froid de Tabuthal, où le vent ne tournait jamais et où les arbres tintinnabulaient comme des glaçons : pareille déclaration aurait aussi bien pu être faite dans une langue étrangère.

Peut-être son état évoluait-il... pour le pire. La pluie tambourinait sur le toit en charpie du haremlék, dégoulinait, s'accumulait en poches sur les auvents de fortune qui la déversaient à seau dans le cou de quiconque les heurtait ; la brume envahissante s'introduisait par les fenêtres dépourvues de carreaux ; les montagnes se réduisaient à des

nuages ou disparaissaient totalement. Jalila toussait. Quelque chose de bizarre lui tombait sur les mains, une substance verte visqueuse rappelant la moisissure qui cherchait à tout engloutir. Un matin, elle se réveilla persuadée que ses organes explosaient, se leva, sortit en titubant de sa tentexplo puis de l'échafaudage qui entourait le haremlék, parcourut pieds nus la piste de terre puis la route noire silencieuse, descendit enfin sur la plage. Un besoin impérieux de *s'échapper* la poussait.

Hoquetante, le cheveu terne, la peau parcourue de démangeaisons fiévreuses, elle resta plantée parmi les flaques prisonnières des creux de rocher. Quelque chose s'était coincée au fond de sa gorge et dans ses poumons. Quelque chose qui s'y était enracinée et y grandissait. Une quinte de toux telle qu'elle n'en avait jamais connue s'empara d'elle. La substance verte lui éclaboussa les mains, lui ruissela sur le menton. Jalila se plia en deux. D'énormes grumeaux striés de sang jaillirent de sa bouche. N'eût été leur couleur verte, elle les eût pris pour ses poumons en lambeaux. La douleur était unimaginable. Enfin, l'averse s'apaisa, par hauts-le-cœur, sursauts, fausses rémissions. Elle s'essuya les mains sur sa chemise de nuit. Les rochers alentour étaient éclaboussés de vert. Le poumon vert ; ce qui l'avait soutenue dans les hautes plaines. Regarde-moi ça, maintenant. Jalila inspira lentement, précautionneusement. Recommença. Elle avait mal à la gorge, à la tête, mais respirer lui semblait soudain risiblement facile. Elle retraversa la plage brumeuse pour regagner le haremlék, où ses mères étaient attablées autour du petit déjeuner. Après s'être assise sans mot dire, elle se mit à manger.

Ce soir-là, Ananke lui rendit visite alors que, allongée dans l'obscurité de sa tentexplo, elle s'efforçait d'oublier le bruit de la pluie sur et dans la construction grinçante imbibée d'eau. Les mains de sa mère de naissance rappelaient pourtant toujours le sahara des hauteurs par leur odeur et leur contact. Elles se posèrent sur son visage, aussi rêches, propres et chaudes que les rochers qui restituent leur chaleur à la lumière des étoiles. Quelques mois plus tôt, Jalila se fût sans doute mise à pleurer.

« Tu comprends peut-être maintenant pourquoi on ne t'a pas parlé du poumon vert avant ?... »

Elle ne prêta aucune attention au point d'interrogation final. Ses mères savaient depuis le début. D'où sa fureur.

« Il ne va pas tarder à arriver autre chose à ton corps. Des choses qui n'ont rien à voir avec cet endroit. Ça, je vais t'en parler, même si tu vas me dire que tu en es déjà informée... »

Les rudes doigts calmes caressaient ses cheveux. Ananke déroula des phrases évoquant des changements, des gonflements, des croissances par lesquelles Jalila n'eût jamais cru être concernée et que ces basses terres fétides semblaient réellement avoir avancées. Elle songea au vent de Tabuthal qui faisait tintinnabuler les arbres de cristal et lui rafraîchissait les joues. Ici, l'humidité ambiante lui donnait l'impression d'évoluer en

prison. Elle regrettait de ne pas être en train de courir. Elle voulait s'échapper.

Si petite que fût Al Janb, c'était la plus grande ville que Jalila eût jamais vue. Elle ne tarda donc pas à se porter volontaire pour chaque course nécessitée par les réparations et restaurations du haremlék. Son quotidien avait été de vastitudes, d'horizons démesurés, de surprises lentement et, souvent, dangereusement insinuées par un paysage géant, mais voilà que le moindre virage, la plus minuscule placette la déconcertaient en introduisant des changements complexes. La diversité des visages et des accents était immense. Les gens étendaient leur linge à travers la rue. Elles se querellaient et fumaient en public. Certaines mangeaient en tenant la nourriture à deux mains. Elles vous regardaient passer, apparemment indifférentes au fait que vous leur rendiez leur regard. Des visions et des odeurs s'imposaient, des marchés jaillissaient certains jours sans que Jalila comprît d'après quel calendrier ni où trouver leurs étalages scintillants, brillants, puants, dégoûtants, fascinants, pleins des marchandises les plus étranges et merveilleuses. Fruits d'autres planètes, épices aux formes d'insectes, insectes à réduire en poudre-épice, cuves grouillantes de choses dont elle n'imaginait même pas l'usage et soieries éclatantes — au tissage d'une finesse de vent sous les étoiles —, qui lui inspiraient une envie physique, une avidité ardente. Il lui arrivait aussi de surprendre des créatures d'outre-monde à errer dans les rues d'Al Janb ou à la regarder de haut depuis les fenêtres en surplomb des étages supérieurs, tableaux déconcertants aux cadres désuets. Certaines emportaient partout leur propre atmosphère dans des pipes à eau bouillonnantes ; d'autres se déplaçaient au sein d'énormes sacs gris gonflés de l'océan de leur planète mère comme des bébés dans leur poche des eaux ; d'autres encore ressemblaient à des versions gigantesques des insectes à épice — quand on les côtoyait de trop près, l'air environnant bourdonnait coléreusement. Toutes présentaient un unique point commun : elles avaient l'air bienheureusement inconscientes de la présence de Jalila. Laquelle les suivait sans les quitter du regard puis rentrait au haremlék avec un retard inexcusable, alors qu'on l'avait envoyée faire une commission quelconque — qui lui sortait parfois totalement de l'esprit.

« Il faut t'*habituer* aux choses », lui dit un jour Lya, sa mère de lien, quand elle revint une après-midi sans l'outil qu'elle était partie chercher en début de matinée — elle en avait d'ailleurs oublié jusqu'au nom et à l'utilité. « Tu ne seras jamais chez toi ici ni sur aucun autre monde si tu te laisses *surprendre* par tout et n'importe quoi... »

Mais ça ne dérangeait pas Jalila d'être surprise. Elle en venait même à aimer ça. Lorsqu'il fallut une fois de plus se rendre à Al Janb acheter un nouveau cristal de croissance pour l'échafaudage, elle implora ses mères

de l'autoriser à y aller. Elles finirent par céder, non sans secouer la tête d'un air sévère.

La pluie avait enfin cessé, ou du moins s'était-elle interrompue toute une journée. Aux yeux de Jalila, qui gagnait par la route côtière le chaos hérissé de la ville, le paysage n'en restait pas moins vert et humide. Elle comprenait — en théorie — que la pluie reprendrait sans doute, se calmerait, reprendrait encore, décroissante, pendant que la chaleur irait croissante, mais elle trouvait ridicule que nulle ne pût prédire au juste quand ni comment arriverait la véritable saison des Étés d'Habara. Les bateaux qu'elle contemplait en mer, des felouques séparées de la côte par les rubans blancs des vagues écumeuses, étaient soumis aux mêmes incertitudes. Et les pêcheuses subissaient en plus les habitudes des bancs de dos-blancs qui allaient et venaient sur les océans, habitudes dont l'évaluation s'avérait toute aussi approximative. Ici, sur la côte, le monde était imprévisible, comparé à Tabuthal : les marchés, les gens, le linge, le soleil, la pluie, les créatures d'outre-espace. Jusqu'à Hayam et Walah, les lunes d'Habara que Jalila contemplait souvent : elles se traînaient à travers les nuages comme des boulets de canon à travers du coton, poussant et tirillant l'océan. Quand Jalila franchit en trébuchant les cordes et les épis étirées sur la longue plage de galets qui lui servait de raccourci pour gagner le centre ville à marées basses, elle fut cependant accueillie par une vision encore plus étonnante que les autres. La puanteur du poisson l'eût écœurée quelques mois plus tôt et l'écœurait toujours, mais les compensations ne manquaient pas, y compris visuelles.

Ce jour-là, elle découvrit un bateau tiré à l'écart des flots, nettement plus long, plus noir et plus lourd que les felouques. À sa proue se dressait une sorte de cabane délabrée ; à sa poupe un treuil si massif que Jalila s'interrogea : ne suffisait-il pas de mettre l'embarcation à l'eau pour la condamner à chavirer ? Toutefois, ce n'était pas le bateau qui avait attiré son attention, mais l'inconnue qui s'activait dessus à soulever de lourds cordages. Malgré la distance, sa silhouette avait quelque chose de différente, dans l'apparence et les mouvements. Encore une créature d'outre-monde ? Non, elle était manifestement humaine — pieds nus, vêtue en tout et pour tout d'un short effiloché, presque aussi plate que Jalila le restait et, a priori, d'âge et de taille comparables. Jalila ne s'était toujours pas habituée à se présenter aux inconnues, mais décida de s'approcher et de faire mine de s'intéresser au curieux bateau — ou de se demander de quoi il s'agissait.

La silhouette balança un tour de corde supplémentaire par-dessus le plat-bord en poussant un grognement que la brise emporta. Sa peau était d'un brun de thé, son épaisse chevelure disciplinée par une longue queue de cheval, ses épaules larges et sa manière de bouger curieuse, pas vraiment problématique, mais pas tout à fait adéquate non plus. À croire qu'elle avait une articulation supplémentaire dans le dos. Lorsque Jalila franchit d'un bond le dernier épi, le claquement des galets fit lever les yeux à l'inconnue, qui lui montra ainsi son visage : un gros nez, un gros

menton, des traits étonnamment plats et grossiers. Un enfant eût peut-être fait mieux avec de l'argile.

« Tu viens m'aider ? »

– C'est possible », répondit Jalila en haussant les épaules.

« Tu en as un drôle d'accent, dis donc. »

Elles se faisaient face. La fille du bateau avait des yeux gris, aussi bizarres que le reste de sa personne. Peut-être venait-elle d'une autre planète. Peut-être était-ce ça. Jalila avait entendu dire que, là-bas, les gens se faisaient faire des choses pour pouvoir vivre dans des endroits différents. Sans doute fallait-il ranger le poumon vert dans la catégorie de ces choses, bien qu'elle n'y eût jamais pensé de cette manière. Elle n'arrivait pas non plus à imaginer qu'un monde quelconque pût exiger une laideur pareille de ses habitantes.

« Les gens d'ici parlent d'une drôle de manière, répondit-elle. Et tu as un drôle d'accent aussi. »

– Je m'appelle Kalal. Et moi, c'est ma *voix*. Rien à voir avec un accent. »

Kalal regarda ses mains pleines de graisse, songea peut-être à en essuyer une et à la tendre à Jalila, mais décida de ne pas s'embêter avec ça.

« Ah... ? »

– Tu ne comprends pas, hein ? »

Sa voix rude, les contorsions étranges imprimées par le sourire à ses traits...

« Je ne vois pas ce qu'il y a à comprendre. Tu es juste... »

– ... Je suis un homme. » Kalal ramassa un rouleau de corde sur les galets et désigna d'un coup de menton celui qui attendait, juste à côté. « Bon, tu m'aides, oui ou non ? »

La pluie reprit, sous forme de *bruine*, apprit Jalila, avant de devenir peu à peu *torrentielle*. Les marées montèrent particulièrement haut. Tempêtes, crépitements blancs de la foudre, tonnerre du vent — rien à voir avec le kamsin. Les trois mères conseillèrent la patience à leur fille : il fallait attendre et ne pas oublier — *s'il te plaît*, Jalila, ma chérie, n'oublie pas, cette fois-ci, ne nous gâche pas la journée — les choses qu'on l'envoyait chercher à Al Janb par la route striendueite. Elle avançait péniblement sous son parapluie — encore un objet côtier, inconnu et inutile —, qui se retournait si souvent comme une manche qu'elle finit par le jeter à la mer. Il s'éloigna gaiement sur la houle, à croire qu'il avait été fait de toute éternité pour l'élément aqueux. L'écrasante majorité des felouques avaient été tirées jusque de l'autre côté de la chaussée, à l'abri des vagues qui battaient follement le rivage, mais le bateau plus imposant de Kalal avait disparu. Peut-être le jeune homme était-il — c'était bien aussi l'antique pronom de genre, non ? — peut-être était-il en mer, sous

les nuages au grondement d'avalanche. Peut-être Jalila ne l'avait-elle jamais vu qu'en imagination.

En rentrant au haremlek étonnamment tôt, chargée, pour une fois, de ce qu'on lui avait demandé, elle s'essuya puis s'enfouit dans sa tentexplo, décidée à mener les recherches les plus fouillées possible sur les fameux *hommes*. Le sujet lui était déjà connu, comme bien des choses de la vie à cette époque maladroite, intéressante et difficile ; du moins l'eût-elle affirmé quelques mois plus tôt, sur Tabuthal. Elle n'en était plus si sûre, à présent. Malgré sa laideur, sa drôle de voix, à la fois rude et couinante, et son odeur un peu bizarre, Kalal ne ressemblait guère aux loups-garous velus des contes de son enfance. Il ne semblait pas non plus éprouver le besoin de hurler, de se battre, de la porter jusqu'à sa caverne puante ni de rassembler de curieuses choses inutiles avant d'essayer de les lui donner. Autrefois, déclarait la tentexplo, les hommes avaient été nettement plus nombreux dans l'univers, pour d'obscures raisons biologiques qui échappaient plus ou moins à Jalila. Il y en avait eu presque autant que de femmes. Manifestement, ils s'étaient raréfiés. Elle fit ensuite une recherche sur le mot *viol*, afin de vérifier qu'il s'agissait bien de ce qu'elle s'imaginait, frissonna, mais n'en examina pas moins dans le moindre détail holographique les parties de lui-même dissimulées par le short de Kalal pendant qu'elle l'aidait à ranger les cordages. Après quoi elle se sentit désolée pour lui. Cette laideur et cette inutilité... Était-il né par accident ? S'agissait-il d'une malédiction ? Le sommeil envahissait Jalila, que le sujet commençait à ennuyer. Elle devait cependant se rappeler avoir appris une dernière chose : Kalal n'était pas un homme, mais un *garçon* — un être à demi formé, l'équivalent d'une fille —, encore un vieux mot urterrestre. Ensuite, le sommeil engloutit Jalila. Elle se retrouva à danser avec son reflet dans l'éclat des étoiles et des arbres de cristal de Tabuthal, se demandant laquelle des deux était en train de changer.

Le lendemain matin, le soleil brillait comme s'il n'allait jamais plus se cacher. En sortant dans le patio formé de frais, elle jeta à l'astre aveuglant le regard évaluateur que ses mères lui jetaient, à elle, lorsqu'elle revenait d'Al Janb — qu'est-ce que tu as encore inventé ? Le soleil avait déjà joué à ça, prendre l'air immuable puis se fondre avant l'heure du déjeuner dans une pénombre détremmée, mais ce jour-là, il continua à briller. De même que le suivant. Et le suivant encore. Un demi-mois plus tard, Jalila en personne eût juré que la saison des Étés était enfin arrivée sur Habara.

La folie s'empara des fleurs et des insectes. Les couleurs omniprésentes palpitaient en dévalant les falaises jusqu'à la mer étale, frangée de sel, énorme animal vautre au soleil — ou mort, peut-être. Une certaine fraîcheur régnait toujours dans la tentexplo de Jalila, le haremlek était devenu le royaume des hautes tours à vent malqaf, des ventilateurs

tournoyants et des profondeurs de puits, mais quitter l'ombre zébrée des moucharabiehs à midi vous donnait l'impression qu'on vous frappait régulièrement sur la tête avec une casserole en fer brûlante. L'horizon s'était éloigné ; après quelques derniers roulements de tonnerre et flots de brume, comme pour s'éclaircir la gorge, les montagnes avaient fini par s'approcher de la côte dans toute leur majesté ; leurs immenses étendues de forêt montaient de plus en plus haut, jusqu'à leurs membres de pierre emmêlés qui montaient encore à leur tour au point que les yeux finissaient par se fatiguer de monter. Un ciel inaltérable les dominait de son bleu de flamme. L'éclat et le tourbillon du feu s'y devinaient même à minuit.

Jalila apprit à suivre les conseils de ses mères et modifia ses habitudes pour se plier aux exigences impérieuses de ce temps inouï et capricieux. Quand elle se réveillait tôt, qu'elle buvait beaucoup d'eau puis qu'elle s'inclinait par deux fois en direction d'Al'Toman, encore réduite à l'ouest à un point minuscule, elle pouvait prendre la journée par surprise : colonnes et rochers emperlées de rosée, atmosphère aussi douce et soyeuse que les bras des fantômes qui visitaient parfois ses nuits. Venait ensuite l'heure du petit déjeuner, du travail, des études. Ananke et Pavo interrogeaient leur fille pour vérifier qu'elle suivait bien les Ordres de la connaissance prescrits. À midi, cependant, les ombres s'étaient retirées et la moindre trace d'humidité évaporée ; un essaim de mouches lui bourdonnait dans la tête. Chacune fuyait la compagnie mais, ne pouvant se fuir elle-même, se réfugiait dans sa tentexplo, où elle se tournait et se retournait, baignée de sueur, en rêvant de givre et d'obscurité. Jalila essaya une ou deux fois de se rendre à Al Janb à cette heure-là, pour se prouver qu'elle pouvait ; peu importait que tout fût fermé dans la bourgade tremblotante, qui empestait à la chaleur brûlante comme un plat de gelée tournée. Elle regagna le haremlék poussiéreuse et suante, quasi rampante, un martèlement douloureux dans la tête.

Le soir, l'ordre adéquat du monde reprenait ses droits, quand la chaleur qui ne s'évanouissait jamais se faisait plus douce, plus gérable, à l'heure où Al'Toman eût brillé à l'est, si les montagnes ne l'avaient pas engloutie. Les mères de Jalila retrouvaient alors leur envie de compagnie, de nourriture et de conversation. Ses souvenirs lui présenteraient peut-être plus tard ces soirées comme les meilleurs moments de sa nouvelle vie au bord du vaste océan d'Habara et de l'étape correspondante de son développement — le passage de l'enfance à l'âge adulte. Le changement, perpétuel et fascinant, lui semblait être la seule chose immuable au monde. Que de discussions ! Lya, sa mère de lien et la plus âgée de ses parentes, Lya aux cheveux gris flottants, toiles d'araignée qui faisaient sa fierté d'ancienne, agitant les bras, fumant et buvant dans des enroulements interminables de fumée et de vapeur. La petite Pavo, au visage aussi lisse qu'une noix de muscade sculptée, aux fines mains précises, elle qui savait tant de choses mais s'exprimait si rarement avec insistance. Et Ananke, la mère de naissance, celle à qui Jalila vouait

depuis toujours l'amour le plus simple et le plus profond, celle qui touchait son interlocutrice avant de prendre la parole puis la fixait de ses beaux yeux tristes, comme si le contact et la vision l'emportaient sur les mots. Jalila avait grandi. Elle se joignait aux discussions — elle s'y était jointe dès l'enfance, évidemment, mais elle se hérissait à la pensée des idioties maladroites qu'elle avait auparavant infligées à ses auditrices, tandis qu'elle avait enfin maintenant des choses fondées et intéressantes à dire sur la vie et des perspectives totalement neuves auxquelles personne sur les Dix Mille et Un Mondes n'avait jamais pensé... La plupart du temps, ses mères l'écoutaient. Il leur arrivait même de réagir comme si elles étaient convaincues de son discernement.

Ces réunions vespérales attiraient souvent des visiteuses. Sur Tabuthal, ç'avaient été des oiseaux rares, qu'on chérissait et qu'on dorlotait avant de les laisser à contrecœur reprendre leur périple à travers les plaines noires étourdissantes. Ici, en bas, les gens étaient presque aussi communes que les galets sur la plage. On était donc plus décontractées. Il arrivait à Lya d'adresser une invitation formelle à quelqu'une, qui occupait telle ou telle position en ville, mais le plus souvent, Pavo rentrait accompagnée de ses expéditions sur la plage, où elle examinait diverses formes de vie, à moins qu'Ananke ne suggérât avec douceur qu'une *voisine* (encore un mot et un concepts neufs pour Jalila) aimerait peut-être *passer dire bonjour* (idem). Al Janb restait toutefois une petite ville ; les dignitaires n'étaient en général pas outrageusement dignes, les promeneuses des plages s'avéraient souvent aussi discrètes et timides que Pavo en personne, et voisine se révélait fréquemment synonyme d'*ennuyeuse*. Jalila en vint cependant à apprécier toutes les visites, pour la bonne raison qu'elles lui permettaient de pérorer de manière encore plus dévastatrice sur les grandes théories universelles qu'elle développait les unes après les autres.

Le frémissement des lanternes et des mains. Le souffle lent de la mer. On mangeait des petits pains fourrés et du fowl, on piochait dans des montagnes de fruits, on suçotait des citrons et de suaves routtas bleues, on agitait les doigts. Les lourds insectes nocturnes, luisants du pollen collecté, s'approchaient cahin-caha des lumignons ou se posaient dans les mains. Une promenade sur la grève suivait parfois. Pavo montrait à ses compagnes des créatures étranges, aux bouches floues en forme de roue, ou les grands parterres lointains des fleurs des marées qui montaient en surface, la nuit, lors des flux et des reflux ; leurs frondes argent, cramoisi ou même luisantes ondulaient dans le noir tels les palmiers accueillants des îles de contes de fées.

Une nuit sans invitée, les promeneuses s'éloignèrent ainsi des lumières de la ville, pendant que Pavo remplissait un sac métallisé destiné à l'aquarium qu'elle prétendait aménager pour Jalila, mais qui ferait en réalité ses propres délices. L'horizon se mit soudain à tonner et à crépiter. D'instinct, Jalila leva les yeux, persuadée que les étoiles côtières brumeuses étaient voilées de nuages ; mais non, l'atmosphère conservait

sa pureté — flamme bleue aux contours sombres brûlants. Par-delà les flots, tonnerre et crépitements se poursuivaient, accompagnés d'une colonne de fumée à l'éclat frémissant. La lumière palpait, vacillait. Une bourrasque salée d'une chaleur inouïe passa. La colonne, doigt frémissant à l'ongle couronné de feu, montait toujours dans le ciel. Quelques moutilles s'élevèrent puis retombèrent sur les rochers lointains, claquements et croisements de formes noires dans l'obscurité.

« La saison des Fusées commence, dit Lya. Je me demande qui va venir... ? »